

Vécu

# Isabeau

banquière  
comique

Un jour, Isabeau de R a tout plaqué : son job dans la finance, son amour des voyages... pour se lancer dans la carrière de comique, option one-woman show. Dans son spectacle, *Tenue correcte exigée*, elle campe une déjantée distinguée, personnage directement inspiré de son aventureuse existence.

PROPOS RECUEILLIS PAR ELIZABETH GOUSLAN. PHOTOS CHRISTOPHE BOULZE

« Tous les soirs, quand j'entre sur scène, c'est pareil : les jambes qui flageolent, une panique terrible... puis je me lance. Et j'entends les gens se gondoler dans la salle. Là, je me dis que j'ai eu raison. » Isabeau, malgré son pedigree de fille de bonne famille, n'est pas la énième bourgeoise décidant de transposer sur scène ses petits malheurs de riche : avant ce spectacle -son premier-, elle a déjà connu plusieurs vies, vécu sur plusieurs continents, appris près d'une dizaine de langues dont le mandarin et le slovaque ; et largement pris ses distances avec son éducation. Tout ça pour quoi ? Pour rire. Et pour se défendre, aussi.

« A la base, c'est vrai, j'ai eu une enfance ultra classique, dans la grande tradition des familles catho-pas drôles de province. J'étais la pitre de service. Je faisais marrer mes six frères et sœurs, qui en avaient bien besoin : on vivait dans une maison à Rouen, bien comme il faut, avec jardin, chien et discipline de fer. Moi, l'aînée des filles, je devais donner l'exemple. Mon père descendait d'une lignée de militaires et sévissait dans la finance. Maman avait interrompu ses études de médecine pour épouser papa. Vous voyez le genre ! On avait chacun un emploi du temps hyper

minuté. Pour nous donner le sens des responsabilités et du travail, mes parents avaient établi un barème : t'as un franc pour dix couches repassées (à l'époque, elles n'étaient pas jetables), deux francs pour le baby-sitting. Sauf que l'argent de poche, on n'en faisait rien, étant donné qu'on n'avait pas le droit de sortir ! Et dès qu'on osait vaguement contester, les parents sortaient l'arme fatale du "au lit sans dîner". »

### De l'humour comme meilleur moyen de se défendre

De temps en temps, plutôt que de laisser les petits se coucher le ventre vide, raconte-t-elle, elle se dénonce à leur place. Lard ou cochon ? Toujours est-il que toutes les filles de la famille développent, très tôt, une solidarité et un humour très orienté self-défense qui leur permet de résister à cette ambiance plutôt stricte. D'ailleurs, toutes ont choisi des métiers qui décoincement : l'une est conférencière, l'autre avocate. « Evidemment, j'allais à l'école chez les bonnes sœurs. Au bout de trois ans, joie : j'ai été envoyée au lycée public ! Mais j'ai vite déchanté. J'espérais y trouver un grand bain de liberté, au lieu de ça je suis devenue la tête de Turc →





## « Mes parents me voyaient à Polytechnique, moi je rêvais d'un truc qui en jette : aventurière ou pilote de chasse ! »

du bahut. Avec mes tresses, mes incisives en avant (oui...) et mon manteau de la Légion d'Honneur, j'étais une cible plutôt facile. Et la fois où j'ai essayé d'inviter des copains chez moi, je l'ai regretté: ma mère a fait un scandale; en entrant à la maison, ils s'étaient contentés d'un vague « B'jour », à elle qui se sentait sincèrement insultée tant qu'on ne lui avait pas servi du « Mes hommages, Madame » ! Bilan, j'ai été condamnée à ne plus voir le PGBL, le Petit Gratin Bourgeois Local. Pas funky... Sur ce, j'ai passé mon bac C, que j'ai eu au bout de deux ans, et je me suis mise en quête de quelque chose de vraiment exceptionnel. Mes parents me prédestinaient à Polytechnique, moi, je voulais faire un truc qui en jette un peu plus. Aventurière, correspondante de guerre ou pilote de chasse! Pas grave si je manquais pas mal de confiance en moi (résultat de mon éducation ultra serrée, je me sentais timide, sèche, agressive). Il fallait fuir Rouen.

C'est ce côté « extérieur à la situation » qui a nourri les sketches d'Isabeau et qui fait leur charme. C'est parce qu'elle les a côtoyés de près, à 20 ans ou plus tard dans le boulot, qu'elle peut jouer des personnages aussi finement vus que sa standardiste débile, qui annonce les « ch'prends pas les messages » et ponctue toutes ses conversations des « bon



### Jeune fille au pair à Taïwan...

J'ai commencé par m'inscrire aux Langues O., à Paris. J'ai expliqué à mon père, pas ravi, que c'était le seul moyen pour moi de devenir ambassadeur de France en Mongolie. Il a donc accepté, mais sans abandonner ses principes d'éducation à la dure: j'ai dû vivre dans une chambre de bonne du 16<sup>e</sup>, prêtée par un vieux colonel malade, en échange de quelques soins. Le week-end, je rentrais à Rouen, ou, parfois, je restais à Paris pour vivre la Saturday night fever des jeunes filles bien sous tous rapports: la soirée rallye! Avec mes fringues de provinciale, j'y faisais plutôt de la figuration... Et pour arrondir mes fins de mois, je faisais les animations dans les supermarchés.»

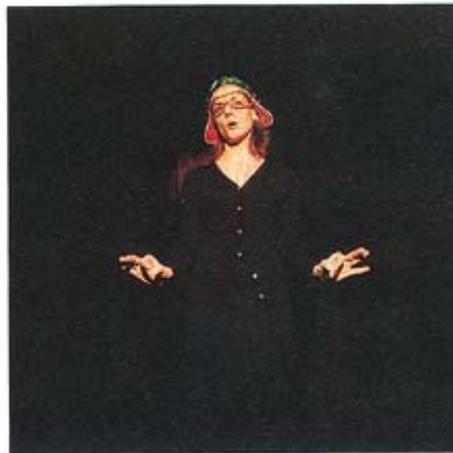
courage » et de « comme un vendredi ». « Heureusement, j'ai vite maîtrisé assez bien le chinois. C'est mon truc, les langues. Du coup, j'ai eu envie de partir en Asie. J'ai pris un job de jeune fille au pair, à Taïwan, et je suis partie, totalement inconsciente, avec 500F en poche. Ça a été le début d'une longue période d'allers-retours entre la France et l'Asie, en fonction des jobs que je trouvais. J'ai passé comme ça un bon bout de temps en Chine, à traduire des bouquins de médecine. J'avais bien un vague fiancé qui m'attendait à Paris, mais je préférais toujours repartir. Seule. J'ai appris des tas de langues, comme ça. Le coréen, par exemple. Sauf que ça ne m'a pas servi à grand-chose: les autochtones ne parlent

jamais aux femmes étrangères... De temps en temps, je me suis retrouvée dans de vraies galères, comme lorsque j'ai attrapé une hépatite. J'avais perdu douze kilos, j'ai dû revenir à Paris... A chaque retour, fatalement, j'étais sidérée par le décalage entre mes expériences lointaines et la réaction des gens qui, eux, n'avaient pas bougé pendant ce temps. » Une sensation qui a inspiré l'un de ses sketches les plus drôles: la mère de famille plan-plan recevant pour le thé sa copine baroudeuse, qui revient de six mois au Vietnam, est un régal: « Tu as petite mine, on ne dirait pas que tu reviens de vacances », s'inquiète la bonne âme. « Tu es bien payée, pour faire ça, au moins ? » « Bref, je ne pouvais plus me passer de voyager, explique Isabeau. Mais j'ai pris du galon: j'ai obtenu, à l'usure, que la Commission Européenne m'envoie en stage. Un an, payée des clopinettes, mais ça faisait très bien sur mon CV. Et ça m'a permis d'enchaîner sur d'autres jobs, un peu plus reluisants.

### ... puis banquière à Hongkong

Je continuais à revenir à la maison, de temps en autre. Mais c'était de pire en pire. Je me rappelle des 18 ans de l'une de mes sœurs. Je débarquais du bout du monde, et j'ai eu un choc terrible en retrouvant tout ce petit monde qui n'avait pas bougé: les « science-poseurs » du coin, les sermons de mon père... en vingt-quatre heures, tout ce que j'avais voulu fuir m'est revenu en boomerang. Je n'ai pas hésité longtemps, j'ai fait mon sac, et je suis repartie à la guerre! Euh, je

voulais dire à la gare! Sur ce, une banque allemande, qui cherchait quelqu'un pour ouvrir une filiale à Hongkong, m'a contactée. C'est là que j'ai commencé à apprendre mon premier métier: la finance. Je n'y connaissais rien. C'était une véritable torture, au début, ces bilans, ces marchés obligataires, ces taux, ces fonds. Je me suis appliquée. Et j'ai fini par être plutôt pas mauvaise. Ce qui m'a permis de changer régulièrement d'employeur et de pays: je suis devenue une sorte de sans-domicile de luxe, une baba aristo en rupture de ban. Une année, j'ai monté une boîte de conseil en Tchécoslovaquie. Et, tant qu'à faire, j'ai appris la langue dans la foulée. A un autre moment, c'était rigolo, j'ouvrais des →



bureaux à Varsovie, j'arrivais avec des valises de biffetons pour payer les types... Quelques mois plus tard, je bossais comme directrice commerciale pour une société de la Place Vendôme.»

Il fallait bien ça pour écrire un sketch d'executive woman crédible: celle qui, le vendredi de Pentecôte, à 20h25, cherche avec qui elle pourrait bien passer son week-end, est criante de vérité. Cruelle même. Tout comme la baroudeuse qui doit supporter les observations fielleuses de sa copine maquée sur le thème « les grossesses, tu sais, ça fatigue. Enfin non, tu ne sais pas ». « Parce que, bien sûr, confesse-t-elle, ma vie sentimentale n'était

pas folichonne: je n'avais jamais le temps. Alors, je m'amourachais, on me quittait et je souffrais à 200%. Et chaque été, le rituel beatnik me reprenait. Je m'envolais, seule, sac au dos et crado. Ils m'ont vue souvent, les douaniers, au Vietnam, au Cambodge ou en Birmanie! Au retour, je retrouvais mon appartement, mon job, ma 105. Ma petite vie de Parisienne qui a réussi commençait à m'étouffer. Bosser, toujours bossier... Finalement, je me suis décidée à démissionner en 1996. L'année de LA révélation. Je me suis offert une semaine de stage de café-théâtre. Moi qui avais sauté en parachute sans flipper, j'ai retrouvé d'un coup, au moment de mon-

ter en scène, toutes mes angoisses d'ancienne timide. Mais, en même temps, quel bonheur! Bien sûr, au début, les intermittents me regardaient d'un air bizarre: mon look, mes intonations, je n'ai pas essayé de les cacher, j'en ai fait des armes. Puis, l'été est arrivé et, comme d'habitude, j'ai fait mes valises. J'avais choisi l'Inde. Là, deuxième révélation: ces vacances m'ont souverainement gonflée. Moi qui avais tant aimé voyager, au bout de quatre mois de « crapahutage » dans des chambres louches pleines de cafards, j'ai dû m'avouer que tout ça ne me plaisait plus. C'était la fin de quinze ans de baroud.

**Et enfin sur les planches!**

Alors, j'ai décidé de me consacrer à ce qui me motivait vraiment: le théâtre. J'ai quand même gardé un 4/5<sup>e</sup> dans une banque d'affaires et, le soir, je me suis mise à construire mes personnages. J'ai suivi pendant un an des cours de technique d'improvisation et je me suis retrouvée sélectionnée pour faire partie de la troupe. C'est là qu'on m'a proposé de tester mes sketches dans un festival. Je n'ai pu en présenter que deux, mais c'était un moyen de me faire connaître. J'ai écrit, construit mon show, arrêté mon boulot dans la finance, et j'ai commencé à tourner dans des lieux un peu confidentiels. La première fois que j'ai entendu rire dans la salle, c'était le plus beau jour de ma vie. Depuis juillet dernier, je suis aux Blancs-Manteaux, à Paris, et je tourne régulièrement en province. Entre-temps, j'ai retrouvé un ami d'autrefois, divorcé. Comme dans les comédies hollywoodiennes, on s'est aimés, épousés, engueulés, coachés... Depuis, on vit entre Paris et Marseille, au rythme de mes spectacles. On me compare souvent à Sylvie Joly, dont le parcours ressemble un peu au mien: elle, elle a été avocate cinq ans avant de se lancer. Moi, j'ai mis encore plus de temps... Quand j'étais petite, j'étais persuadée que la vie s'arrêtait à 40 ans. Ça a été finalement un âge de nouveaux débuts. Si c'était à refaire? Je remplerais, sans hésiter. Même si tout ça continue à me coller un trac abominable, j'aime trop ma nouvelle vie! » ■

*Isabeau de R sera à la Dolce Vita, à Toulon, les 9 et 10 avril. Tournée en province jusqu'en octobre.*